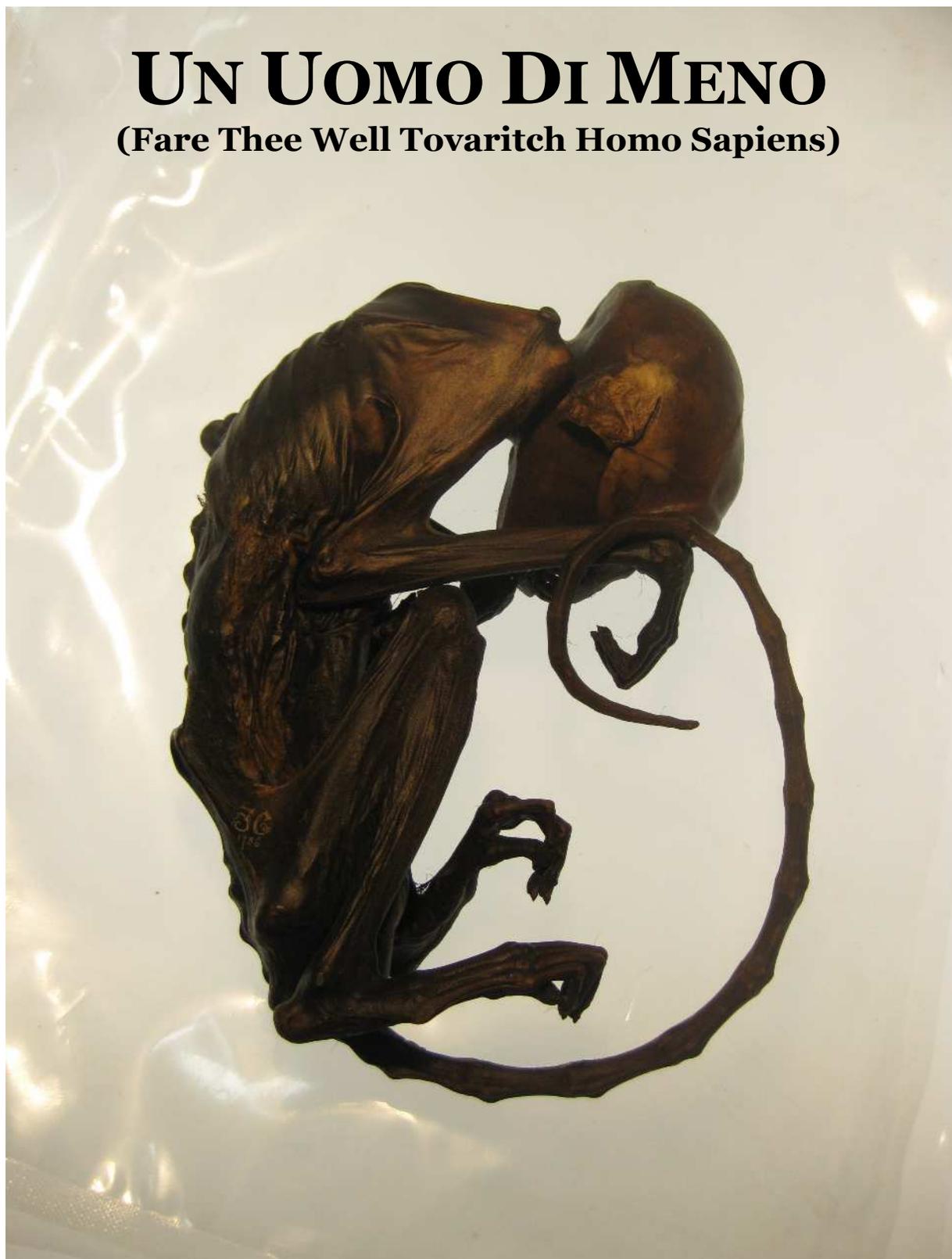


# **UN UOMO DI MENO**

**(Fare Thee Well Tovaritch Homo Sapiens)**



Ecriture et mise en scène de Jacques Delcuvellerie  
Créé le 18 mars 2010 au Théâtre National à Bruxelles  
Reprise en mai/juin 2012 au Théâtre de la Place à Liège

*Aventure humaine*

***Il y a des spectacles exceptionnels où l'on se dit que l'on ne reverra jamais rien de pareil. Un Uomo Di Meno en fait partie. Exceptionnel par sa longueur (sept heures), cette création de Jacques Delcuvellerie l'est aussi par la force de son propos, la variété des approches, l'alliance parfaite du sérieux et de l'humour. Au-delà d'une vision alarmante de notre futur, s'en dégage une formidable chaleur humaine. Et cela fait un bien fou.***

**J.-M. Wynants, Le Soir, 24 mars 2010**



Après *RWANDA 94* et *ANATHEME*, le Groupov s'est engagé dans une nouvelle aventure, en gestation de longue date : *UN UOMO DI MENO (Fare Thee Well Tovaritch Homo Sapiens) / Un Homme de Moins (Adieu Camarade Homo Sapiens)*.

***Un Uomo Di Meno est une énorme machine à rêver, penser, jouir, comme seul le théâtre vivant peut le permettre : l'œuvre et son créateur méritent un immense respect et un énorme coup de chapeau. Respect face au culot de la pensée, à la beauté visuelle et musicale de l'ensemble, au boulot (y compris physique) accompli, à l'ambition encyclopédique du projet. Coup de chapeau à son art de mettre en scène des acteurs qu'il faudrait tous citer, tant il les fait jouer « juste » même dans leurs excès.***

**Christian Jade, Le Blog – RTBF, 25 mars 2010**

***Durée du spectacle : environ 7 heures  
(6h30 et entracte)***

L'œuvre emprunte la forme perturbée d'une biographie, réelle et fantasmée, mettant en parallèle la fin (possible, probable) d'une espèce : l'homo sapiens, et celle d'un homme au soir de sa vie : Monsieur Jack Delui. *"Sa tranche de vie, c'est la mienne, dit Jacques Delcuvellerie. C'est un « enfant de la libération » (1946) - une enfance hantée par deux guerres mondiales - et qui a l'impression qu'il va finir dans un moment où les facteurs économiques, écologiques, militaires d'une troisième guerre s'exacerbent"*. L'histoire commence au lendemain d'Auschwitz et d'Hiroshima, elle se suspend à la veille d'une crise où nous avons les moyens de faire bien pire... Le titre *UN UOMO DI MENO* est à entendre à deux niveaux : un homme, un être singulier va mourir ; une espèce d'homme, l'Homo Sapiens pourrait muter ou s'anéantir.

Comme protagonistes : deux Jack Delui (l'auteur/metteur en scène et un acteur en fauteuil roulant), le spectre angélique de Pasolini, une Nurse, à l'image des pin-up des années cinquante, des gens d'aujourd'hui, une profusion de fantômes, des anges encore, Hélène Weigel, Sade, la radio, un contre-ténor baroque, des photos de famille entre 3 guerres, des voix multiples (Bob Dylan,...), ... Il ne s'agit pas ici de l'évocation nostalgique ou exaltée d'une tranche historique mais de mesurer l'écart vertigineux entre l'avenir que l'humanité aurait pu s'inventer dans ces circonstances et celui qu'elle se prépare effectivement.

Pour porter ce projet singulier, Jacques Delcuvellerie a invité l'équipe de création à vivre nuit et jour sur le plateau du théâtre. Sur la scène, la troupe des artistes et techniciens vit, mange, dort, rêve, répète, de façon continue. Ce lieu de leur séjour et de leur travail constitue la scénographie même du spectacle. C'est donc ici, dans tous les sens du terme, à un événement rare que le public est convié, tant par sa richesse, sa diversité, que l'engagement exceptionnel de ses comédiens et techniciens.

Cinq mouvements composent le spectacle, mais il est élaboré comme une œuvre unique, un chemin structuré.

***Talloze verwijzingen worden gestructureerd door liturgie, roman, film, theater en schilderkunst. Verwijzingen naar catastoftheorieën van hedendaagse wetenschappers, naar Bob Dylan als kruisúnt tussen volksmuziek en avant-gardekunst, naar Pasolini en Brecht, naar het leven van de fictieve hoofdpersoon van het gebeuren, Jacques Delui. Imposant is het. Watje echter het meest verbluft, meer nog dan de grootsheid van het initiatief, meer dan zijn buitengewone duur, is de letterlijkheid van de voorstelling. Als Vlaming ben je immers vertrouwd met een theater dat de sporen draagt van de esthetiseringsgolf van de jaren tachtig. Dat liever oppert dan ontrooft. Hier is alles direct leesbaar. Je snapt het doel van elk detail. [...] Alles zegt hij. Je vreest voor irritatie, voor een zedenles. Maar het wérkt... Heleen Mercelis, Rekto/Verso 41, mei-juni 2010***

Écriture et mise en scène **Jacques Delcuvellerie**

Interprétation **Patrick Bebi, Laurent Caron, Jacques Delcuvellerie, Jérôme de Falloise, Jean Fürst, Valentine Gérard, Francine Landrain, Mathilde Lefèvre, Sarah Testa, Anthony Thibault, Alexandre Trocki**

Composition musicale et réalisation sonore **Jean-Pierre Urbano**

Vidéos et images dans le spectacle : Dramaturgie et réalisation **Marie-France Collard** assistée de **Benoit Gillet / Documentaliste Jérôme Laffont / Montage Benoît Baudson et Benoit Gillet**

Scénographie **Johan Daenen** assisté de **Johanna Daenen / Scénographie d'équipement Fred Op de Beeck / Construction décor les ateliers du Théâtre National / Stagiaire décoration Stéphanie Denoiseux**

Direction technique **Fred Op De Beeck / Assistanat général Edith Bertholet**

Création lumières **Marc Defrise / Création costumes Greta Goiris** assistée de **Lies Maréchal / Réalisation costumes Nicole Moris et les ateliers couture du Théâtre National / Création maquillages et effets spéciaux Zaza da Fonseca**

Répétiteurs chants **Alberto Di Lena et Jean-Pierre Urbano**

Régies : Son **Jean-Pierre Urbano** assisté de **Matthew Higuét / Lumières Grégory Rivoux / Vidéo Benoit Gillet / Plateau José Bonga, Joachim Hesse, Pierre Piron, Yoris Van den Houte / Costumes Carine Donnay / Accessoires costumes Marie Guillon le Masne et Aude Ruyter / Maquillages Valentine Delbey / Accessoiriste Anne Marcq**

Production et administration **Philippe Tazsman, Françoise Fiocchi, Aurélie Molle, Carole Urbano**

Une coproduction du Groupov, du Théâtre National de la Communauté française et du Théâtre de la Place (Liège)

Avec le soutien du Service général des arts de la Scène de la Communauté française, du Ministère de la Région Wallonne, de la Province de Liège et de Théâtre & Publics

Remerciement aux équipes techniques du Théâtre de la Place (Liège), du Théâtre National (Bruxelles) et du Festival de Liège

***Ambitieux et formidable spectacle de Jacques Delcuvellerie et du Groupov.  
Sept heures souvent époustouflantes, on ne sent pas le temps passer.  
Guy Duplat, La Libre Belgique, 24 mars 2010***

## **Cinq mouvements pour un voyage**

Il est apparu assez tardivement dans l'écriture d'*Un Uomo di Meno*, sans définition ni dessein a priori, que les cinq mouvements avaient chacun une teinte référentielle d'un grand genre ou forme artistique. Liturgie, roman, cinéma, théâtre « pur » et peinture viennent ainsi colorer cinq parties qui restent néanmoins fondamentalement théâtrales.

---

### **Premier mouvement, *Ici/Maintenant***

Un certain Jack Delui, au seuil de la mort, se questionne sur la sienne et celles de ses semblables. L'individu occidental, dans la société marchande, refuse obstinément une réalité inéluctable : sa propre mort. La mort est devenue un phénomène obscène, caché et en même temps quelconque. Nous ne mourrons plus à la maison mais bien à l'hôpital, loin du regard des enfants. Nous incinérons nos défunts, plus de tombe à fleurir. Les morts disparaissent de notre géographie. Sans nostalgie excessive (pensons à l'aliénation de porter le deuil pendant des années ou à la question du salut), Jacques Delcuvellerie, pour évoquer la question de la mort, s'est tourné vers un mode presque liturgique, les formes d'expression contemporaines liées à cette condition essentielle de notre existence, mourir, étant devenues très pauvres. *Si vous voulez trouver quelque chose de riche, avec quoi vous n'êtes plus d'accord sur le fond idéologique mais qui a au moins une certaine profondeur, vous êtes obligés de vous retourner vers des liturgies.*

Liturgie autour de la question de la disparition de Jack Delui, le premier mouvement voit se côtoyer *Miserere, Libera me*, une prière musulmane mais aussi une play-mate Play Boy des années 50 et Pasolini, hérétique communiste et religieux. Une liturgie, respectueuse des formes artistiques qu'elle nous a léguées, mais également blasphématoire et politique.

---

### **Deuxième mouvement, *La malédiction des fils***

A la liturgie, succède le roman ou le dévoilement plus intime de la vie de Jack Delui. Le spectacle KONIEC mis à part, les familiers des créations du Groupov pourront s'étonner de cette biographie plus personnelle. *Quand on a l'impression que c'est bientôt fini, on s'octroie peut-être le droit d'en parler un peu plus et d'oser parler de son existence. Cela tient par ailleurs également au théâtre et au lien qu'il entretient avec la vie* précise Jacques Delcuvellerie. Bien que réticent à garder ces aspects singuliers et narratifs, il fut en discussion constante avec l'équipe pour n'évoquer ou ne donner à deviner que les éléments qui lient le singulier au général, le particulier à l'historique.

Cette évocation permet, au fond, de mesurer la différence entre hier et aujourd'hui. Qu'avons-nous perdu en route ? Sans exclure l'auto-dérision qui met en lumière les errances à 30, 40, 50 ans de distance. Jack Delui, incarné à la fois par Alexandre Trocki et Jacques Delcuvellerie, voit ainsi ses

propres contradictions, défauts, faiblesses ou complaisances mises à jour dans une tentative de lucidité...

---

### Troisième mouvement, *Un secret de famille*

*Un secret de famille*, une approche dialectique de la question de la souffrance humaine.

Si liturgie et roman colorent les deux premiers mouvements, c'est le cinéma qui marque le troisième mêlant Jean Ziegler, Sade, Pasolini et images de la souffrance du monde. *La souffrance humaine a des causes connaissables. C'est dans la lutte pour la connaissance de ces causes que l'homme acquiert des éléments qui lui permettent de lutter pour les transformer et, dans cette lutte, de se transformer lui-même*, déclarait Jacques Delcuvellerie à l'époque où il mettait en scène LA MERE de Brecht et RWANDA 94. Il semble aujourd'hui que ce point de vue ne se mette en œuvre presque nulle part.

En guise « d'apéritif », Jack Delui expose les faits. Le génocide du pain, du riz, et de l'eau potable continue à s'aggraver. A Rome, les pays qui s'étaient engagés à éradiquer la faim pour 2025 ont renoncé à cette échéance. Ils ne promettent plus rien. De ces décisions, 17.000 enfants meurent par jour. 510.000 par mois, plus de 6 millions par an. Un enfant meurt, crève, toutes les 4, 5 ou 6 secondes. Ils meurent assassinés, comme dit Jean Ziegler, sur une planète pouvant parfaitement les nourrir, massacrés par un choix économique délibéré. Les lois du profit qui les tuent sont aussi claires et connues que celles de la balistique si on les fusillait. Ce génocide néocolonial dure depuis des décennies, et nous vivons parfaitement en paix avec lui.

Notre vie et nos écrans en témoignent tous les jours. Autour du moindre banquet familial, les visages exsangues des affamés, regardent dans notre assiette depuis notre écran plat, pour ne pas troubler notre digestion alors que déferlent les séries, les jeux, la pub, et sur les chaînes musicales des chanteuses dans des tenues qui auraient scandalisé les putains de jadis. Se vendre pour vendre. La marchandise sexualisée et le corps sexué comme marchandise, c'est une propagande à une échelle qu'aucun régime totalitaire n'a jamais rêvé et dont toutes les déclinaisons du bonheur se résument à un produit.

En Occident, et c'est le secret le mieux gardé de la famille, nos démocraties vivent du lien puissant entre pouvoir, exploitation économique, extermination des peuples et *jouissance*. C'est le secret sadien de la famille. La faim torturante des malheureux, les massacres sanglants de malheureux, sont la source de notre bien-être et le complément obligé de notre plaisir. Et non pas le fait d'individus rares et pervers mais le fait d'individus aveuglés, mais normaux, dans un système pervers.

A la différence des campagnes de Benetton, *le théâtre, art minoritaire, presque résiduaire, dont l'archaïsme fait la force* nous autorisera peut-être à rencontrer ce qui, ailleurs, est anesthésié, écarté, éliminé, pariant sur la présence réelle : un corps réel dans un temps réel, ensemble.

---

### Quatrième mouvement, *Anges (ou la gloire de la Weigel dans la chute)*

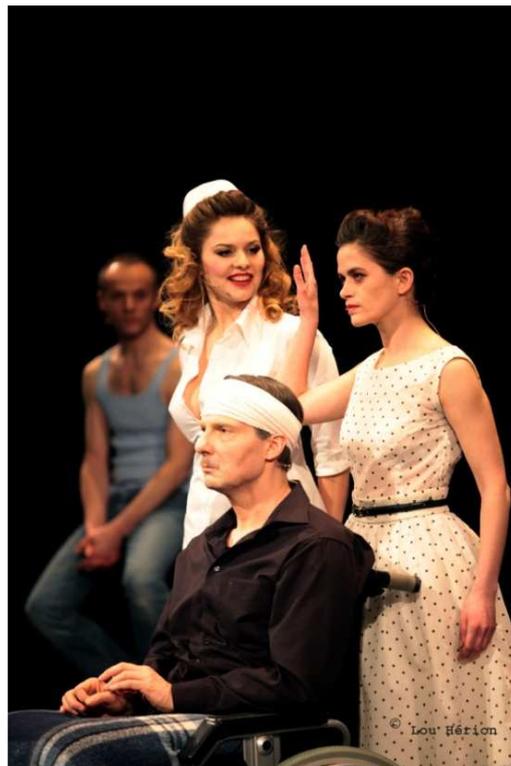
Nous voilà au cœur du mouvement de théâtre-théâtre, classique tant par le sujet que par la dramaturgie. Mêlée aux images des hécatombes des guerres de 14 et de celle d'Espagne, Hélène Weigel en est le centre. Elle est entourée d'un chœur des anges dont les ailes portent un signe discret mais scintillant. On croise également un nain shakespearien, Lulu et un très jeune enfant mort au bord de la scène qui dépècent la Weigel au fil des tableaux et des chants.

Se conformant au jeu et au style de l'époque de la splendeur du Berliner Ensemble, trois ouvriers, dans une ruelle déserte, mènent *La Mère*, Pélagie Vlassova, Hélène Weigel, en sang, dans une encoignure de maisons. On reconnaîtra la scène « contre le courant » : *Si aujourd'hui, on ne peut plus lire le monde comme on l'avait espéré dans les décennies précédentes, on n'est quand même pas obligé d'accepter*

*l'idée de l'exploitation de l'homme par l'homme comme horizon sans fin, avec le corollaire de la misère croissante et de la désespérance de la plus grande partie des humains.*

Pélagie Vlassova redevenue Weigel porte cette *nostalgie du futur* tout en continuant à affirmer haut et fort : *l'avenir de l'homme, c'est l'homme*. L'Homo Sapiens semble s'être trouvé devant la possibilité de se donner un avenir exceptionnel et après maintes hésitations et convulsions sanglantes, il « opte » pour le pire de ses avatars potentiels, ce que déclarent nos anges aux ailes si merveilleuses, délicates et douces. *Notre confiance en celui-là, le Sapiens, est épuisée. La Terre est épuisée. Dieu seul ne fatigue pas. Comme l'atome en fusion, il attire et console, humble guerrier, vaillant, plus que jamais.*

Menée au peloton d'exécution par le nain shakespearien, fusillée deux fois par l'oubli et le mensonge, Weigel pourrait bien bénéficier d'un recours en grâce. Mais le comité mondial du chaos, le décret sur le beau temps durable et le manque de temps paraissent en décider autrement. Tout comme Lulu, à la touche Louise Brooks, dont les cellules *clonées et chimérisées avec un gène d'amnésie arc-en-ciel sont incorporées aux marchandises dont nous sommes faits*. Reste le tronc de la Weigel, ultime territoire de dépeçage pour le jeune enfant mort au bord de scène, mort avant que ses parents ne l'aient conçu ... *Avant le premier et le dernier cri du romantisme, du Sapiens prenant conscience qu'il se coupait à jamais de la forêt et de la pluie, des odeurs mousseuses, de la nuit, de la nuit vraie, de la marte, la loutre et l'alouette, des saisons sur la table et des saisons comme guide, de la puanteur et des cheveux dressés sur la tête, du caillou et de la braise, du couteau et des viscères, de la pudeur et des cadavres et donc : du deuil, de l'enfance, du travail, de la différence des sexes, de lui-même. Sapiens retranché du Sapiens, exilé de lui-même* (apparaît le fantôme de Boris Karloff dans « Frankenstein »)...



---

## Cinquième mouvement, *L'effacement*

Sur ce mouvement, nous resterons muets ou presque : l'univers étrange du Douanier Rousseau et le sublime *Our prayer* d'Albert Ayler en sont l'essence... Exit Jack Delui.

## **Un homme, tous les hommes**

### **“Un uomo di meno” nous embarque pendant 7 h au cœur de l’homme**

*Ambitieux et passionnant spectacle. Jacques Delcuvelierie, 64 ans, l’avait annoncé depuis plusieurs années : il voulait se lancer dans un projet marathon en plusieurs épisodes, testament désespéré et pourtant fou d’amour et d’engagement, rempli de tous ses fantasmes, consacré à la fin probable de l’Homme et à sa fin à lui, inéluctable.[...] (le spectacle ) dure 7 heures. Un temps record qu’on ne voit pas passer tant on est suspendu à un spectacle qui touche souvent au plus profond de nos tripes, de nos espoirs et de nos désillusions. [...] Delcuvelierie a marqué 30 ans de théâtre en Belgique avec le Groupov. Ces derniers spectacles, coups de poing, marqués par l’engagement politique et artistique, restent en mémoire : "Rwanda 94", "Anathème", "Bloody Niggers". Avec l’âge, il jette un regard noir sur le monde. Il n’est pas le seul. Le prix Nobel Christian de Duve fait de même dans son dernier livre, comme la philosophe Isabelle Stengers. Les inspirateurs de Delcuvelierie, comme Franz Fanon ou Pier Paolo Pasolini le disaient déjà quand on croyait encore que les lendemains chanteraient forcément. [...] Dans "Un uomo di meno" ("Un homme de moins"), il met en parallèle toute une vie, la sienne, qui arrive à son terme et le destin du monde qui court à sa perte. Si le point de vue semble narcissique, le parallèle tient la route grâce à l’inventivité du spectacle, où se mêlent prouesses d’acteurs, chansons, humour souvent grinçant, vidéos, témoignages. Ici, le plus universel rejoint le plus singulier, la vie de Jack Delui (le double de Delcuvelierie, lui-même dédoublé : Delcuvelierie jouant son propre rôle et un formidable Alexandre Trocki jouant son cerveau droit ou gauche).*

*La première partie (4 h avant l’entracte) est la plus réussie. On suit les témoignages accablant de scientifiques annonçant l’Armageddon de la terre : bombes nucléaires, réchauffement climatique, guerres de la faim, nanotechnologies. La planète va droit dans le mur et l’homme est aveuglé par son égoïsme et ses intérêts immédiats. Pour Gaïa (la Terre), la mort de l’Homme n’est rien du tout, une espèce de moins, c’est tout. Mais pour nous, il est déjà quasi trop tard. Déjà Eros et Thanatos se retrouvent : Jack Delui est en chaise roulante, blessé par la vie mais soigné par une nurse sexy, bimbo à moitié nue, dernier lien à la vie [...].*

*Le "mouvement" suivant est le plus bouleversant quand Delcuvelierie lui-même raconte son enfance et surtout le drame de son père qui dans un accès de folie, a tué sa mère, tenté de l’étrangler avant de se suicider. Tout au long du spectacle, il parle d’ailleurs de la culpabilité des fils à l’égard des fautes du père, thème de la tragédie grecque qu’il récuse.*

*Cette première partie est ponctuée de musique souvent magnifique : religieuse, italienne, et merveilleusement chantée. On revit pleinement ce passage unique d’une société immuable et conservatrice des années 50 à l’explosion libertaire des années 60. Et quand on voit le jeune Bob Dylan chanter, on comprend, même quand on n’a que 20 ans aujourd’hui, que le monde était alors encore plein de solidarité et d’engagement. Même si les plus clairvoyants, comme Pasolini très présent, annonçaient déjà l’enfer de la société de consommation. Pasolini qui mourut lacéré sur une plage d’Ostie sans qu’on cherche les commanditaires du crime.*

*"Un uomo di meno" brasse large tout en allant à l’essentiel, c’est-à-dire nos engagements, nos espoirs, la mort et le sexe, le vivre ensemble, nos égoïsmes et nos générosités. [...]*

**Guy Duplat, La Libre Belgique, 23 mars 2010**



**Scènes « Un uomo di meno » de Jacques Delcuvellerie au Théâtre national  
Voyage au centre de l'humain**

*L'essentiel*

*Jacques Delcuvellerie s'inspire de sa vie et de sa mort prochaine. Déchirant, terrifiant mais aussi drôle, intelligent, tendre et bouleversant. L'intime et l'universel y vont de pair. Une formidable équipe y prouve que le vivre ensemble est encore possible.*

*C'est l'histoire d'un homme qui voit arriver la fin de sa vie. Un homme qui voit arriver la fin de l'homme. Un homme qui tout en sachant cela inéluctable, veut lutter jusqu'au bout. Y compris avec ses propres démons.*

*Avec Un uomo di meno, Jacques Delcuvellerie nous emmène au cœur de la nature humaine. Dans ce qu'elle a de pire. Et de meilleur.*

*Dès l'entrée, on aperçoit à la droite de la scène, toute l'équipe du spectacle devisant calmement autour d'une grande table. Puis, certains se lèvent et rejoignent l'avant-scène. Parmi eux, Jacques Delcuvellerie et Alexandre Trocki, deux faces d'un même homme. Un homme dont la biographie ressemble étrangement à celle du premier nommé. Leurs voix vont se superposer puis dialoguer, se renvoyer la balle, entrer en conflit, donnant chair à toutes les contradictions qui agitent chaque être humain.*

*Très vite, l'un des deux annonce : «Nous sommes le 18 mars de l'an 2010, il est 20h24 et nous avons deux certitudes absolues : 1. Nous sommes vivants. 2. Nous mourrons tous dans les prochaines années.»*

*Deux constats tellement évidents qu'on n'y pense jamais et que le simple fait de nous les rappeler pose d'emblée l'enjeu de ce qui va se dérouler sous nos yeux. Nous sommes vivants et mortels. Partant de là, Un uomo di meno va nous entraîner dans un voyage passionnant, dérangent, bouleversant, au centre de l'humain.*

*Pour cela, toutes les approches seront convoquées. On chante énormément. Des chants religieux, du Dylan, du Piaf et beaucoup d'autres choses. On danse, sur des chansons d'hier ou sur du R'n'B d'aujourd'hui. On fait se croiser des témoignages filmés de scientifiques nous alertant sur la possible (probable ?) disparition de l'espèce humaine et des moments de pure fiction théâtrale. On est*

bouleversé par l'histoire d'un homme qui a longtemps occulté la mort violente de ses parents alors qu'il était enfant. On rit énormément à certaines scènes où le théâtre et le réel s'entrechoquent magistralement.

### **Entre fiction et réel**

On est à la fois dans le réel le plus cru et la poésie la plus absolue. Des anges déboulent, les ailes marquées du marteau et de la faucille. Pasolini, Brecht, Sade sont parmi nous, tout comme un nain shakespearien, le fantôme de la mère, Nursy l'infirmière sexy...

Théâtre, cinéma, conférence, litanie, comédie musicale, théâtre d'ombres (ô combien), débat public, documentaire, tous les genres se croisent, se bousculent pour donner tort à ceux qui disent qu'on sait déjà tout ça, qu'il n'y a rien de nouveau et qu'on en a marre d'être culpabilisé. Delcuvellerie et sa merveilleuse troupe d'acteurs et de techniciens nous prouvent qu'il y a bien du nouveau et qu'il est grand temps de prendre nos responsabilités.

Mais on rit aussi à de nombreuses reprises. Quand les deux Delui s'engueulent, quand Alex se prend vraiment pour Jacques, quand la jeune Nursy les renvoie tous deux dans les cordes avec un aplomb formidable.

Un uomo di meno est un spectacle long : sept heures. Sept heures où de vrais gens, en chair et en os, de part et d'autre du plateau, partagent une expérience, un voyage, des questionnements, des souffrances, des espérances. Sept heures où l'intelligence et le sensible sont convoqués à part égale. Sept heures où, malgré la violence terrible de certains moments et la terrifiante inconscience dans laquelle nous vivons, on se dit qu'il reste une lueur d'espoir puisque cela a lieu. Sept heures gagnées sur la mort. Sept heures où l'on se dit que, malgré tout, le « vivre ensemble » est encore possible.

**Jean-Marie Wynants, Le Soir, 20 mars 2010**





### ***Adieu à l'Homo sapiens ?***

***Sept heures de spectacle, à la dramaturgie protéiforme, qui s'interroge à la fois sur la disparition d'un homme et sur celle, possible, de l'espèce humaine***

*Ses spectacles ne laissent pas notre conscience ruminer avec complaisance, ils questionnent, ils ébranlent. Nourris de documents, de témoignages, ils affrontent l'Histoire au présent et au croisement des arts. Après Rwanda 94, une date dans l'histoire de la scène, Jacques Delcuvelierie (artiste associé au Théâtre National) et son Groupov (son collectif d'artistes créé en 1980 à Liège) enfante un autre monstre, Un Uomo Di Meno (Un homme de moins).*

*Le titre italien s'inspire du Amleto di meno (Un Hamlet de moins) de Carmelo Bene, homme de scène et d'écran disparu en 2002, admiré de Delcuvelierie et ami de Pier Paolo Pasolini, un des anges tutélaires du spectacle. "Pasolini était un homme rare, confie-t-il, qui n'a jamais pensé que la pensée, la connaissance, l'interrogation intellectuelle soient l'ennemi de la création, un homme qui ne concevait pas qu'une œuvre ne soit qu'expression individualiste, narcissique, mais bien politique, qui affrontait ses propres démons, un artiste au carrefour des cultures populaires et savantes. Pour tout cela, il me touche beaucoup."*

*Son Un Uomo Di Meno, Delcuvelierie le définit comme "un homme dont la fin personnelle arrive à la fin de bouleversements majeurs. Né au lendemain d'un conflit mondial, en 1946, il pense être à la veille d'un autre : si toutes les crises (financière, économique, écologique, scientifique...) se cumulent, Homo sapiens a les moyens de s'anéantir... ou de muter. Et dans ce sens, Un Uomo Di Meno est une œuvre testamentaire nourrie des réflexions artistiques, philosophiques qui ont accompagné la vie de cet homme et de son temps". Si sa biographie alimente le spectacle, si son personnage central se nomme... Jack Delui, Jacques Delcuvelierie se défend de toute intention narcissique. Pour preuve, il a dédoublé son Jack Delui entre... lui-même et le comédien Alexandre Trocki. "Rien à voir avec Docteur Jekyll et Mister Hyde, mais avec une manière d'affronter les multiplicités contradictoires d'une vie. La question de la limite entre le réel et sa représentation a été une question essentielle pour le Groupov dès l'origine."*

### **En cinq mouvements**

*Pour la gestation de ce spectacle, l'auteur et metteur en scène a réuni une série de gens, de générations, de sensibilités différentes, artistique, intellectuelle, "et même sexuelle", ajoute-t-il malicieusement. Ateliers, séjours en immersion, avec logettes, cuisine, table d'hôtes sur le plateau du National - un moyen productif d'apprendre à vivre, à créer ensemble - ont donc construit un "voyage qui commence d'une manière liturgique, certes perturbé, avec des créatures pin-up des années 1950 au milieu d'un miserere baroque. Viendront un deuxième mouvement en référence au roman, parce que narratif avec personnages, un troisième sous l'aile de Sade et du cinéma pasolinien, un quatrième de théâtre pur avec Hélène Weigel (Madame Brecht) et un cinquième, l'effacement, une féerie finale, où l'homme s'efface dans une mort rêvée, sans parole, mais avec chants et musiques, une constante du Groupov, peut-être parce qu'il y a des moments où la parole ne suffit pas ou qu'il y a des choses qu'elle ne peut pas dire.*

**Michèle Friche, Le Vif/L'Express, 19 mars 2010**



